



MIGRANTI
RIFUGIATI

Les défis actuels de la communauté ecclésiale à la lumière de “ Fratelli tutti ”

P. Fabio Baggio C.S.

Comme l’exprime le titre même de l’Encyclique, “ Fratelli tutti ” est un document sur la fraternité et l’amitié sociale, un binôme inédit, oserais-je dire, dans le panorama du Magistère universel. Le Saint-Père, à partir de son observatoire privilégié, lit la réalité du monde contemporain en mettant en évidence une série de tendances qui « entravent la promotion de la fraternité universelle » (FT, 9). Elles se présentent comme des défis communs, qui interpellent les communautés ecclésiales.

Le Saint-Père se réfère aux rêves d’unité qui se sont dramatiquement brisés, à l’absence coupable d’un projet pour tous les êtres humains, à l’absence évidente d’une voie commune dans les processus de mondialisation et de développement, à la violation systématique des droits de l’homme aux frontières et aux nouvelles formes de soumission des pauvres et de ceux qui sont vulnérables. Malgré cela, le Pape François voit aussi dans la réalité actuelle des semences de bien et des parcours d’espérance, qui peuvent refaire briller de grands idéaux (cf. FT, 10-55).

Considérant la mission confiée par le Saint-Père à la Section Migrants et Réfugiés du Dicastère pour le Service du Développement Humain Intégral, j’ai choisi d’approfondir les défis mentionnés plus haut à partir d’une perspective particulière : celle de la pastorale de la mobilité humaine. L’arrivée et la présence de nombreux migrants et réfugiés et les diverses réactions des communautés qui les accueillent nous permettent de démontrer le danger de la culture du déchet, à laquelle le Saint-Père oppose de façon péremptoire, comme antidote, la culture de la rencontre.

La culture du déchet, à laquelle le Saint-Père avait déjà fait référence dans sa Lettre Encyclique “ Laudato si’ ” (cf. LS, 16, 22 et 43), est spécifiée de façon différente dans “ Fratelli tutti ”, qui souligne ses effets néfastes sur les relations humaines.

Certaines parties de l’humanité semblent mériter d’être sacrifiées par une sélection qui favorise une catégorie d’hommes jugés dignes de vivre sans restrictions. Au fond, « les personnes ne sont plus perçues comme une valeur fondamentale à respecter et à protéger, surtout celles qui sont pauvres ou avec un handicap, si elles “ ne servent pas encore ” – comme les enfants à naître –, ou “ ne servent plus ” – comme les personnes âgées. Nous sommes devenus insensibles à toute forme de gaspillage, à commencer par le gaspillage alimentaire, qui est parmi les plus déplorables (FT, 18).

La culture du déchet trouve une application facile dans les processus migratoires, là où, à cause des diversités indéniables, il devient plus simple de distinguer entre “ nous ” et les “ autres ”, justifiant ainsi l’exclusion.

Les migrants ne sont pas jugés assez dignes pour participer à la vie sociale comme toute autre personne et l’on oublie qu’ils ont la même dignité intrinsèque que

quiconque. [...] On ne dira jamais qu'ils ne sont pas des êtres humains, mais dans la pratique, par les décisions et la manière de les traiter, on montre qu'ils sont considérés comme des personnes ayant moins de valeur, moins d'importance, dotées de moins d'humanité. Il est inacceptable que les chrétiens partagent cette mentalité et ces attitudes, faisant parfois prévaloir certaines préférences politiques sur les convictions profondes de leur foi : la dignité inaliénable de chaque personne humaine indépendamment de son origine, de sa couleur ou de sa religion, et la loi suprême de l'amour fraternel (FT, 39).

La culture du déchet, qui procure l'illusion de pouvoir être tout-puissants et membres d'une élite mondiale, conduit inexorablement au repli sur ses propres intérêts, à l'isolement et à la mort de la fraternité. Pour sauver l'humanité et ses idéaux, afin que celle-ci puisse réaliser le projet créatif de Dieu, le Pape François invite tous les hommes et les femmes à promouvoir la culture de la rencontre.

La vie, c'est l'art de la rencontre, même s'il y a tant de désaccords dans la vie ». À plusieurs reprises, j'ai invité à développer une culture de la rencontre qui aille au-delà des dialectiques qui s'affrontent. C'est un style de vie visant à façonner ce polyèdre aux multiples facettes, aux très nombreux côtés, mais formant ensemble une unité pleine de nuances, puisque le tout est supérieur à la partie (FT, 215).

La rencontre avec l'autre constitue une dimension essentielle de l'existence humaine; la qualité des relations humaines détermine le processus de croissance et la possibilité pour toute personne de parvenir au bonheur. « Les autres sont constitutivement nécessaires pour la construction d'une vie épanouie » (FT, 150). Un être humain – ajoute le Saint-Père – « ne peut parvenir à reconnaître à fond sa propre vérité si ce n'est dans la rencontre avec les autres » (FT, 87).

Toutes les rencontres avec les autres sont potentiellement enrichissantes et cette potentialité est directement proportionnelle à l'altérité de la personne rencontrée. Plus elle est différente, " autre ", plus elle permet à ceux qui la rencontrent de s'enrichir en connaissance et en humanité.

C'est dans cette optique qu'il faut comprendre l'invitation du Pape François de privilégier la rencontre avec celui qui habite les périphéries existentielles, qui « a un autre point de vue, il voit des aspects de la réalité qui ne sont pas reconnus des centres du pouvoir où se prennent les décisions les plus déterminantes » (FT, 215). Les périphéries existentielles - expliquait le Saint-Père en juillet 2019 - « sont peuplées de personnes exclues, marginalisées, opprimées, discriminées, abusées, exploitées, abandonnées, pauvres et souffrantes » (*Homélie*, 8 juillet 2019).

Parmi les habitants des périphéries existentielles, nous trouvons de nombreux migrants, réfugiés, des personnes déplacées et des personnes victimes de la traite, qui sont devenus « l'emblème de l'exclusion car, au-delà des malaises que comporte en soi leur condition, on fait peser sur eux un jugement négatif qui les considère comme cause des maux de la société » (*Message pour la 105^{ème} Journée Mondiale du Migrant et du Réfugié*). Renoncer à la rencontre avec eux signifie se priver du « don qu'est la rencontre avec l'humanité, indépendamment du groupe d'appartenance » (FT, 90) ;

cela signifie perdre « une opportunité d'enrichissement et de développement humain intégral de tous » (FT, 133).

La rencontre à laquelle se réfère le Saint-Père n'est pas casuelle ou improvisée, mais constitue un style de vie, fortement voulu car il passionne, c'est un engagement constant à « rechercher des points de contact, construire des ponts, envisager quelque chose qui inclut tout le monde » (FT, 216). Il s'agit d'une rencontre qui fait grandir en humanité toutes les personnes concernées, comme l'explique bien le Pape François dans un discours de 2016 : « S'ouvrir aux autres n'appauvrit pas mais enrichit, car cela aide à être plus humain; à se reconnaître partie active d'un ensemble plus grand et à interpréter la vie comme un don pour les autres ; à voir comme but, non pas ses propres intérêts mais le bien de l'humanité » (*Discours dans la mosquée " Heydar Aliyev " de Bakou, Azerbaïdjan, 2 octobre 2016*).

Dans ce contexte, il est intéressant de relever que le Saint-Père choisit la parabole du bon Samaritain (Lc 10, 25-37) pour illustrer les dynamiques de la rencontre qui enrichit en humanité. De fait, il s'agit d'une rencontre très particulière qui, dans le contexte évangélique, est utilisée pour expliquer la signification de qui est le " prochain ", en tant que destinataire d'un amour qui est la mesure qui sera utilisée lors du jugement pour obtenir la vie éternelle. Le Pape François lit dans cette parabole une autre signification : « La parabole nous montre par quelles initiatives une communauté peut être reconstruite grâce à des hommes et des femmes qui s'approprient la fragilité des autres, qui ne permettent pas qu'émerge une société d'exclusion mais qui se font proches et relèvent puis réhabilitent celui qui est à terre, pour que le bien soit commun » (FT, 67).

La rencontre décrite dans la Parabole peut être résumée en quatre verbes, étroitement liés entre eux : reconnaître, avoir compassion, se faire le prochain, prendre soin.

Le premier pas consiste à " reconnaître " un frère ou une sœur en difficulté. Mais, pour les reconnaître, il faut avant tout s'" apercevoir " de leur présence. Celui qui est replié sur lui-même, qui se désintéresse des autres, qui est indifférent, ne parvient pas à se rendre compte que son prochain est malmené et abandonné sur la route (cf. FT, 73). Reconnaître un frère ou une sœur dans son prochain exige un effort supplémentaire, spécialement s'il ne « fait pas partie du même cercle d'appartenance » (FT, 81). En plus de cette dimension immanente de fraternité, il existe aussi une dimension transcendante, qui est fondée sur une révélation sans équivoque de Jésus-Christ : « Amen, je vous le dis : chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait » (Mt 25, 40). Le chrétien est donc appelé à « reconnaître le Christ lui-même dans chaque frère abandonné ou exclu » (FT, 85). Dans cette optique, la culture de la rencontre se transforme en " théologie " de la rencontre et, de même, en " théophanie " de la rencontre.

Le second pas consiste à " éprouver de la compassion ". Ici encore, nous pouvons considérer une dimension immanente, qui considère la capacité du Samaritain à comprendre la souffrance du pauvre voyageur, de s'émouvoir et d'éprouver de l'empathie. « Vivre dans l'indifférence face à la douleur n'est pas une option possible ; nous ne pouvons laisser personne rester " en marge de la vie ". Cela devrait nous indigner au point de nous faire perdre la sérénité, parce que nous aurions été

perturbés par la souffrance humaine » (FT, 68). Mais il existe aussi une dimension transcendante, qui élève la compassion divine au rang de modèle. Comme l'expliquait le Pape François en 2015, « la compassion de Dieu c'est de se placer dans le problème, de se mettre dans la situation de l'autre, avec son cœur de Père » (*Méditation du matin*, 30 octobre 2015).

Le troisième pas, c'est de " se faire les prochains ". Le Saint-Père souligne que le Samaritain a été celui qui « *s'est fait proche* du Juif blessé. Pour se faire proche et présent, il a franchi toutes les barrières culturelles et historiques » (FT, 81). Dans son Message pour la 106^{ème} Journée Mondiale du Migrant et du Réfugié, le Pape François explique que ces barrières sont généralement engendrées par des peurs et des préjugés qui « nous font garder nos distances d'avec les autres et nous empêchent souvent de " nous rendre leurs prochains " pour les servir avec amour ». Se faire les prochains signifie s'impliquer personnellement, en offrant à l'autre ce que nous avons de plus précieux : le temps ! À coup sûr, le Samaritain « avait sûrement ses plans pour meubler cette journée selon ses besoins, ses engagements ou ses souhaits. Mais il a pu tout mettre de côté à la vue du blessé et, sans le connaître, il a trouvé qu'il méritait qu'il lui consacre son temps » (FT, 63). Se faire les prochains signifie être disposés à " se salir les mains ". Et Jésus nous a donné « l'exemple le plus grand quand il a lavé les pieds de ses disciples : il s'est dévêtu, s'est agenouillé et s'est sali les mains » (*Message pour la 106^{ème} Journée Mondiale du Migrant et du Réfugié*).

Le quatrième pas consiste à prendre soin. À l'exemple du Samaritain, le Saint-Père nous invite à « panser les blessures » de tout « étranger existentiel » (97) et « exilé occulte » (98), en versant « de l'huile et du vin ». L'huile, le vin et les bandes représentent idéalement tous ces instruments que nous sommes appelés à utiliser pour soulager et soigner, de l'écoute attentive à la parole opportune, de l'assistance médicale à l'aide psychologique, de la restitution de la confiance à la restauration de la dignité personnelle. Prendre soin signifie se charger de la souffrance de l'autre. Il s'agit d'un engagement à long terme qui nous transforme en " compagnons de voyage ", en amis qui partagent le chemin vers une destination commune. Et quand nous nous apercevons que nous ne pouvons pas tout faire, tout seuls, alors nous devons faire comme le Samaritain, qui conduit le malheureux dans une auberge. « Le Samaritain a cherché un hôte qui pouvait prendre soin de cet homme ; nous aussi, nous sommes invités à nous mobiliser et à nous retrouver dans un " nous " qui soit plus fort que la somme de petites individualités » (FT, 78).

Le défi de la rencontre qui fait grandir en humanité nous concerne tous, et personne ne peut s'esquiver. « Nous sommes tous responsables du blessé qui est le peuple lui-même et tous les peuples de la terre. Prenons soin de la fragilité de chaque homme, de chaque femme, de chaque enfant et de chaque personne âgée, par cette attitude solidaire et attentive, l'attitude de proximité du bon Samaritain » (FT, 79). Lors de sa visite à Lampedusa, en 2013, le Pape François avait rappelé cette responsabilité commune : « " Où est ton frère ? ", la voix de son sang crie vers moi, dit Dieu. Ce n'est pas une question adressée aux autres, c'est une question adressée à moi, à toi, à chacun de nous » (*Homélie*, 8 juillet 2013). La question est claire et exige de chacun de nous une réponse, car, comme l'affirme le Saint-Père, « dans une telle situation, toute

personne qui n'est pas un brigand ou qui ne passe pas outre, ou bien elle est blessée ou bien elle charge un blessé sur ses épaules » (FT, 70).

Il faut toutefois reconnaître que s'engager dans ce type de rencontre, en diffusant cette culture, n'est pas quelque chose de simple. Dans " Fratelli tutti ", le Pape François signale deux actions propédeutiques, qui impliquent deux différents types de mouvement : surmonter les peurs et dépasser les frontières.

L'instinct naturel d'autodéfense conduit souvent à nourrir des doutes et des craintes à l'égard des autres et, en particulier, des étrangers, des migrants. Mais nous sommes appelés à surmonter « ces réactions primaires, car « le problème, c'est quand [les doutes et les craintes] conditionnent notre façon de penser et d'agir au point de nous rendre intolérants, fermés, et peut-être même – sans nous en rendre compte – racistes. Ainsi, la peur nous prive du désir et de la capacité de rencontrer l'autre » (FT, 41). Il faut constamment rappeler aux communautés ecclésiales que c'est Jésus-Christ qui demande à être rencontré dans le frère et dans la sœur qui frappent à notre porte. Comme le soulignait le Saint-Père en février 2019 : « C'est vraiment Lui, même si nos yeux peinent à le reconnaître: avec les vêtements déchirés, les pieds sales, le visage déformé, le corps blessé, incapable de parler notre langue » (*Homélie*, 15 février 2019).

Dans la Lettre Encyclique " Fratelli Tutti ", le Pape François insiste à plusieurs reprises sur la nécessité de dépasser les frontières pour se préparer à la rencontre avec l'autre. Le Saint-Père se réfère en premier lieu aux frontières géographiques et politiques qui, dans le monde contemporain, finissent par caractériser les déséquilibres entre ceux qui jouissent de la plupart des ressources et ceux auxquels il ne reste que les miettes. « Si toute personne a une dignité inaliénable, si chaque être humain est mon frère ou ma sœur et si le monde appartient vraiment à tous, peu importe que quelqu'un soit né ici ou vive hors de son propre pays » (FT, 125). Mais le Pape François désigne également les barrières sociales, culturelles, économiques et religieuses qui sont érigées pour " nous " distinguer " des " autres ". Au nom de la sécurité « de nouvelles barrières sont créées pour l'auto-préservation, de sorte que le monde cesse d'exister et que seul existe " mon " monde, au point que beaucoup de personnes cessent d'être considérées comme des êtres humains ayant une dignité inaliénable et deviennent seulement " eux " » (FT, 27).

Même si le défi de la rencontre qui fait grandir en humanité s'adresse à toute l'humanité, les communautés ecclésiales doivent se sentir directement interpellées. Citant saint Jean Chrysostome, le Saint-Père adresse un appel à tous les chrétiens : « " Veux-tu honorer le Corps du Christ ? Ne commence pas par le mépriser quand il est nu. Ne l'honore pas ici [à l'église] avec des étoffes de soie, pour le négliger dehors où il souffre du froid et de la nudité ". Le paradoxe, c'est que parfois ceux qui affirment ne pas croire peuvent accomplir la volonté de Dieu mieux que les croyants » (FT, 74). Il revient donc aux communautés ecclésiales, appelées à être le témoignage vivant de l'avènement du Royaume de Dieu, le devoir de décliner les verbes de la rencontre à la première personne du singulier et à la première personne du pluriel. Cette déclinaison commence nécessairement par l'écoute. « Il ne faut pas perdre la capacité d'écoute » (FT, 48). L'écoute du territoire et des habitants des périphéries existentielles est une

conditio sine qua non pour discerner les espaces d'exclusion et prédisposer à la rencontre.

Les communautés ecclésiales sont appelées à écouter aujourd'hui la lamentation du Peuple de Dieu, un " cri " souvent " silencieux ", car étouffé par les larmes de la souffrance, et " rendu silencieux ", car incommode et déstabilisateur. Mais le Seigneur nous a donné l'Esprit Saint pour pouvoir discerner Sa volonté, sans nous laisser distraire par les illusions de ce monde. Et je conclus en faisant mienne la prière du Saint-Père : « Seigneur, [...] insuffle en nos cœurs un esprit fraternel. Inspire-nous un rêve de rencontre, de dialogue, de justice et de paix. Aide-nous à créer des sociétés plus saines et un monde plus digne, sans faim, sans pauvreté, sans violence, sans guerres » (FT, *Prière au Créateur*).